

Aline mange Albert

Karine Hubert

Volume 48, numéro 3 (273), septembre 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32798ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hubert, K. (2006). Aline mange Albert. *Liberté*, 48(3), 131–137.

Aline mange Albert

Karine Hubert

Dans le bureau d'un psychanalyste, un homme étendu sur un divan porte une main à la bouche pour en extraire un postérieur de femme. Aussitôt, l'autre main sort une poitrine de la tête. Diverses parties du corps féminin — jambe coupée à l'aîne, bassin offrant un sexe dénudé, visage ne comportant qu'un sourire éclatant — s'entassent bientôt autour de lui. Les lecteurs du bédéiste Guy Delisle, Québécois résidant à Montpellier depuis 1991, auront reconnu son propre personnage sous les traits de cet homme boulimique, surtout depuis la parution des chefs-d'œuvre que sont *Shenzhen* (2001) et *Pyongyang* (2003), dans lesquels il se met en scène pour nous rapporter l'expérience de ses séjours dans ces deux villes où il a travaillé comme superviseur de l'animation de dessins animés européens. On y suit avec beaucoup d'intérêt et de sympathie ses efforts pour se lier avec des gens dont le mode de pensée apparaît souvent comme un mystère complet, empruntant son regard ouvert et curieux, partageant son humour toujours empreint de sensibilité ; des péripéties survenant dans les boîtes d'animation jusqu'aux tentatives de dégustation de spécialités locales, du chien, bien sûr, mais aussi cette trouvaille qu'est le plat de gencives de porc.

Dans *Albert et les autres*, le personnage de Delisle devient, le temps d'une histoire, cet homme débordant littéralement de désir pour les femmes au point d'accumuler en lui ses pièces préférées, un rôle beaucoup plus réduit en somme, presque une apparition comme c'est le cas dans les premiers albums de sa série mettant en vedette *l'Inspecteur Moroni*. Sorte d'abécédaire masculin, *Albert et les autres* fait suite à *Aline et les autres*¹, le

¹ Parus à L'Association, respectivement en 1999 et en 2001.

modèle féminin. Tous deux possèdent une facture rigoureusement identique, présentant les courtes histoires muettes — qui varient de une à sept pages — de vingt-six personnages ordonnés selon leur prénom. La page se découpe en quinze vignettes de même format, bien détachées les unes des autres, où se remarque une monochromie tantôt en ocre, tantôt en gris. Le sommaire est constitué des dessins des personnages principaux dans une pose qui rappelle leur drame, accompagnés de leur prénom. Il y a bien quelque chose de l'entomologiste chez cet auteur occupé à répertorier et à illustrer des types de comportements humains, à les épinglez dans une case puis à les nommer ; une rigueur quasi scientifique dans le mode de présentation.

Ce qui frappe à première vue dans ces albums, c'est la simplicité du dessin : les personnages sont délimités par un trait épais ; les décors, minimalistes, se réduisent à quelques objets utiles. Le lecteur se trouve ensuite fasciné par la redoutable efficacité narrative des vignettes, d'une économie exemplaire, alors qu'aucune parole n'est échangée entre les personnages. On reconnaît au passage les talents d'animateur de Delisle qui sait, avec des moyens strictement visuels, faire avancer le récit en éliminant tout ce qui n'est pas essentiel à la compréhension. Certaines histoires accentuent l'impression du mouvement propre au dessin animé en présentant, notamment chez Yolande, la sortie spectaculaire d'un homme du corsage de son épouse attablée avec une amie pour saisir la bouchée qu'elle lui tend du bout de sa fourchette, avant de replonger entre ses seins.

Aline et *Albert* portent sur les rapports ambigus entre les hommes et les femmes, rapports marqués chez Delisle par un narcissisme démesuré et une indéniable avidité sexuelle, auxquels s'ajoutent parfois une volonté de domination ou une angoisse profonde. Il s'agit évidemment toujours de la perspective de l'auteur qui rejoue selon plusieurs variations l'éternel combat entre les sexes. Delisle offre ainsi une suite de portraits, très personnels,

d'un humour souvent dévastateur, qui flirtent avec les stéréotypes de tous ordres pour mieux les pervertir. Tel le drame de la grosse Bernadette qui se met à l'exercice jusqu'à retrouver une fine taille, puis sort à la recherche d'un homme. Elle repousse un homme mince avant de s'intéresser à un photographe corpulent pour qui elle désire poser. Déjà amoureuse, elle cherche à l'étreindre, se collant littéralement à lui. Le pauvre homme tente de la repousser, de se débattre, mais ne fait que se fondre de plus en plus en elle jusqu'à disparaître complètement. Redevenue grosse, Bernadette comprend sa perte et éclate en sanglots.

Il y a bien quelques histoires qui débordent le cadre des rapports entre les sexes pour exprimer le caractère aliénant des relations mère-fille et père-fils, par exemple, mais la quête amoureuse ou sexuelle reste prédominante. On peut finalement dégager six types principaux, que l'on rencontrera tant chez *Aline* que chez *Albert*, sous lesquels les personnages éponymes des histoires se rangent. Chacun de ces types semble de plus compléter ou répondre à un type retrouvé dans le camp opposé : la Romantique désespérée et le Chevalier solitaire, la Femme détachable et le Manipulateur, la Cannibale et l'Obsédé sexuel.

Les deux premiers types sont les plus pathétiques, surtout la Romantique à la recherche de l'homme idéal. Celle-ci parvient parfois à matérialiser son rêve, soit comme Catherine en embrassant un crapeau, ou par la seule force de son désir comme Wendy. La déception survient alors à la fin des histoires : le crapeau retrouve sa forme originelle au tombée du jour ; la femme se refuse dans la réalité l'accomplissement de ses fantasmes. La Romantique peut également chercher à trouver un bonheur conjugal mis en péril par le caractère irascible de son mari. Le Chevalier solitaire pour sa part semble plus souvent animé du désir de se surpasser que de trouver la femme de ses rêves, tel le cow-boy Henri qui se laisse voler la femme qu'il vient tout juste de rescaper — et qui d'ailleurs se trouve fort mal en point après avoir été écrasée par

un train — dans l'espoir de réussir, cette fois, à déjouer les pièges du bandit ravisseur. Quelques personnages d'hommes en mal d'amour apparaissent néanmoins, poursuivant leur flamme avec un acharnement qui tend au masochisme.

Le rapport singulier au corps que révèle le type de la Femme détachable — ou en pièces détachées — demeure l'un des points forts de ces deux albums. Possédant tantôt un caractère ludique — devant son miroir, Irène s'amuse à faire glisser ses bras au travers de son corps, comme s'ils constituaient les deux extrémités d'un long tube, jusqu'à ce que ce tube tombe sur le sol hors de sa portée ; après plusieurs manœuvres malhabiles pour les récupérer, elle se retrouve avec des bras lui sortant des oreilles —, et tantôt tragique — au moment de saluer la foule après avoir réalisé le numéro de la femme sciée en deux, l'assistante du magicien David, tout sourire, voit bel et bien son tronc se détacher et tomber sur le sol. La charge allégorique de la représentation du corps demeure très forte ; son caractère très concret, la simplicité de son langage, ayant ce pouvoir de frapper directement l'imaginaire.

Mais c'est surtout lorsque la Femme détachable rencontre le type du Manipulateur qu'elle court le plus grand risque. Le Manipulateur considère effectivement le corps de la femme comme un objet qu'il peut utiliser à sa guise, utilisant ses pièces pour réparer sa voiture ou, plus fréquemment, projetant son désir sur des morceaux bien précis du corps — comme les personnages de Delisle et d'Étienne, son psychanalyste — qu'il cherchera ensuite à assembler. Il est à noter que cette entreprise ne réussit jamais, le corps féminin ne cesse de se fragmenter sous le regard de l'homme ; la saisie de la totalité, bien que désirée, semble une tâche sinon impossible, du moins toujours à recommencer. D'autre part, le corps de l'homme ne saurait non plus rester indemne, transformé à son tour par le désir de femme comme Aline qui entreprend de séduire un homme pour l'évincer de son propre corps : elle enfile

ensuite littéralement cette nouvelle peau qui lui permet de jouer un nouveau rôle avec sa partenaire sexuelle.

Par ailleurs, la présence du corps comme matériau pouvant être manipulé selon notre désir — corps à découper ou à retourner comme un gant, corps à réduire ou à assimiler, dont chacune des parties possède une existence autonome — dépasse ces considérations sur les rapports de force entre les sexes. Delisle offre en effet une conception originale du corps-objet qui dépasse les habituels poncifs. Le corps y est avant tout un lieu exploratoire, qui permet de se livrer à une série de manipulations, tant sur soi que sur l'autre ; une occasion de découvrir de nouvelles possibilités, d'habiter autrement le monde. Le corps est ce lieu problématique d'une identité mouvante.

Le type de l'Obsédé recoupe celui du Manipulateur. La quête de l'objet sexuel reste effectivement fondamentale chez ce dernier, lorsqu'il n'exerce pas son tempérament tyrannique sur de plus faibles que lui, un fils ou un clochard. L'Obsédé se démarque spécifiquement par ses exigences en matière sexuelle, critères de beauté excessifs et déviances variées. Olivier présente un condensé des trois types masculins, avec prédominance pour la déviance, sous les traits de cet homme observant à la jumelle la femme secrètement aimée alors qu'elle embrasse son amoureux. Maîtrisant heureusement l'art des poupées vaudou, il réussit à séparer le couple en obligeant son rival à frapper sa compagne. Mais une fois la belle dans sa maison, il préfère l'enfermer dans une chambre et l'observer par le trou de la serrure, tandis qu'il la manipule par le biais de sa poupée.

En matière de cruauté et de manipulation, les femmes ne sont pas en reste. Le type de la Cannibale occupe ainsi plus de la moitié des histoires qui composent *Aline*. Ce type correspond à une angoisse masculine certaine devant l'avidité sexuelle des femmes — sujet peu traité en Occident alors qu'il est très présent

ailleurs, en Afrique notamment — et la peur d'être absorbé, une angoisse qu'illustre admirablement le cannibalisme. À travers le personnage de Simone, Delisle nous offre même une représentation du fameux vagin denté avec ceci de particulier que, après avoir dévoré l'homme d'une seule bouchée — il faut ici imaginer une femme nue soulevant une jambe et révélant un sexe en forme de bouche d'où pointent deux rangées de dents terribles qui rappellent celles du requin de *Jaws* —, Simone se trouve avec un ventre proéminent de femme enceinte. Le cannibalisme féminin prend ainsi un sens différent, révèle une angoisse nouvelle à chacune de ses occurrences. L'histoire de la grosse Bernadette racontée précédemment mettait davantage en garde contre l'avidité amoureuse de certaines femmes qui cherchent à fusionner avec leur objet d'amour pour remplir un vide affectif. À l'opposé, Ophélie dévore un homme profondément épris d'elle pour le faire disparaître. Mais, depuis son ventre, l'homme continue de lui manifester son amour, démontrant que l'acte cannibalique traduit davantage un acte d'amour et de conservation que de haine et de destruction. L'histoire d'Ophélie met l'accent sur le désir de l'homme de rester avec l'être aimé, de fusionner avec lui, faisant fi des dangers encourus.

Finalement, le personnage de Karine incarne peut-être le cannibalisme le plus brutal bien que non dénué de romantisme. On y retrouve une bouchère à la stature imposante qui, courtisée par un homme venu dans son magasin pour lui offrir des fleurs, l'entraîne précipitamment dans ses appartements — à la tête du lit, un tableau identifie les coupes du bœuf — pour le soumettre à une série de postures sexuelles où le pauvre homme, plutôt menu, semble éprouver le poids et la vigueur de sa partenaire, étouffé dans les replis de ses courbes généreuses. Descendu à la cuisine pour se ravitailler après ces ébats éreintants, il découvre avec effroi des morceaux de viande humaine au réfrigérateur, incluant une tête d'homme. Puis, entendant le pas de la bouchère, il empoigne un couteau, tout tremblant de peur, avant de perdre

l'équilibre et de se poignarder accidentellement. Plus tard, Karine, le cœur brisé, se remet à l'ouvrage dans son magasin, en débitant le corps aimé.

On y lit la menace — réelle ou imaginée ? — d'être victime de la glotonnerie sexuelle de la femme, de se retrouver à son tour en pièces détachées. Le processus se voit donc inversé : si la femme est un objet à conquérir, morceau par morceau, l'homme se maîtrise mieux lorsqu'il est haché menu.